

rience guère confiance aux humains. Ils partirent. Phlonte parfois haussait l'un de ses flancs, il glissait sans hâte, mais s'il faisait un bond à l'improviste, la mer en retentissait. Sur un ferry-boat qui traversait le détroit, un vieil homme jouait de la guitare. C'était une mélodie empreinte de tristesse, elle vivait la mélancolie de Cratès qui venait d'abandonner sa contrée natale pour chercher l'aventure dans une autre région. L'eau était limpide, si claire que l'on apercevait algues et poissons dans les fonds marins. Au bout d'une demi-heure, ils accostèrent l'autre rive. « Adieu, Cratès ! », lui dit Phlonte. Le sable de la côte était rouge, un train haletait et fumait non loin de là. « Installe-toi sur mon épaupe », lui proposa Andrea, le garçon en compagnie duquel, juché sur le dauphin, il avait accompli la traversée. « Ainsi, lorsque nous monterons dans le train, personne ne te dérangera. » Dans le compartiment, trois femmes étaient endormies, mais une vieille se réveilla et offrit au corbeau, après l'avoir épluchée, une figue de Barbarie. Un paysan lucanien chantait. Dehors, semblait souffler un vent plus vif, fouetté par le train dans sa course.

Au cours de la nuit, à voix basse, Andrea dit à la vieille : « Voulez-vous que l'on tue le corbeau pour le faire rôti demain dès notre arrivée ? » La vieille resta un instant indécise, elle voulait accepter puis : « Non, non », fit-elle enfin. Aurina, c'est ainsi qu'elle s'appelait, écarta brusquement les jambes, prit le corbeau et le serra contre son aine, là où l'homme s'endort et rêve de posséder toute chose, là où l'on entend la voix du cerf, du goret, du coq. Cratès se sentit perdu, il comprit que la vieille était pire que la nonne Tirynthe. Le train poursuivait sa course ; le corbeau suffoquait. Aristote, se souvenant Cratès, dit que les vieilles femmes sont pleines de convoitises et d'humeurs, et qu'il convient de les fuir. A l'aube, Aurina commença à s'assoupir, Cratès déploya ses ailes et se dégagea d'entre les cuisses de la vieille. « Attrapez-le, attrapez-le ! », s'éveilla-t-elle en un cri.

Cratès reprit son vol, dans le couloir il entendit un homme dire : « Nous sommes à Cassino. » Le corbeau survola des côtes chargés de genêts et, quand il le pouvait, il se laissait porter par les souffles d'air. Hésitant sur la direction à prendre, le nord-est, ou bien le sud-ouest, il songeait d'autre part à écrire, sur les arbres, à coups de bec, et pour peu qu'il trouvât un séjour stable, un traité *Sur la femme et ses humeurs*. Il ressentait la fatigue dans ses ailes et devait fournir un effort accru pour diriger ses plumes rémiges. Un faucon s'approcha de lui : « Où va-tu ? », lui demanda-t-il. « Je l'ignore, je ne connais pas cette contrée. » En bas, des paysans travaillaient la terre entre arbustes et fourrés. « Je m'appelle Gérado — lui dit le faucon. Viens avec moi. Je me rends à Arpino. » Apitoyé par Cratès qu'il voyait harassé, il l'invita à prendre place sur son dos, si bien que désormais l'ombre bancale des deux oiseaux caressait les vignes, les pierres couleur de rubis et les sentiers solitaires.

Midi sonnait au clocher de San Vito lorsqu'ils arrivèrent à Arpino. Pays pierreux, semblable à Mineo que Cratès avait quitté, en Sicile. Quelques jours plus tard, Gérado fut contraint de faire ses adieux, car là-haut certain petit seigneur pratiquait encore la chasse au faucon, et la vie est comme une pierre



« Ici, les hommes sont liés à la terre, pensa-t-il, et ils l'aiment avec ses pluies, ses herbes, ses rochers, ce sont sûrement des sages. Voilà pourquoi j'élirai cette nouvelle contrée pour patrie. » (Photo DR.)

rare qu'il faut conserver précieusement. En raison du caractère amène des habitants d'Arpino, le corbeau décida de vivre parmi eux. « Ici, les hommes sont liés à la terre », pensa-t-il, « et ils l'aiment avec ses pluies, ses herbes, ses rochers, ce sont sûrement des sages. Voilà pourquoi j'élirai cette nouvelle contrée pour patrie. »

Peu à peu, il s'habitua aux gens, à la douceur de leur langue et à toutes les petites filatures de laine disséminées au long du torrent appelé Rivieto. « Descends parmi nous. De quoi as-tu peur ? », lui dit un jour Massimo, un jeune garçon. Et c'est ainsi qu'il descendit et accepta de se nicher sur une épaupe de l'enfant qui, joyeux, l'emmenait en promenade et lui faisait admirer le vol des papillons, les femmes au travail, les menues fleurs des chênes et des peupliers. Comme le corbeau avait coutume de formuler des observations sur ce qu'il voyait, Massimo lui dit : « Pense donc un peu moins et profite du paysage ! »

Un jour où le vent rendait particulièrement mobiles les ombres des oliviers au bord des chemins qui mènent dans la vallée, Jupiter, le dieu clair et diaphane qui occupe un vaste espace était descendu parmi les hommes. « Il est temps que tu vieillisses », annonçait-il à Cratès. Et l'oiseau de lui demander : « Qu'est-ce donc que la vieillesse, ô Majesté Divine ? » Mais il comprit ce que c'était lorsqu'il éprouva des difficultés à voler, à descendre parmi ses amis, et dans la peine qu'il avait à gagner les hauteurs du ciel. Il se souvint de Timon, le philosophe qui dans ses *Silles* avait

écrit : « Je me suis laissé tromper, déjà chargé d'ans, oublieux du doute et de la réflexion. » Ses amis, tels le jeune Massimo, Tommasino Ramella et Rea les cordonniers, ou les tailleurs du quartier de Collemagnovino, lui disaient de penser aux colombes amoureuses, afin d'éloigner l'idée de la vieillesse, ou au rose laiteux des pierres du parvis de San Vito. Cratès voulait créer un système dans lequel « être » et « non-être » se renfermeraient en eux-mêmes comme un sonore coquillage marin. Et malgré son grand âge, l'envie lui vint d'écrire des poèmes. A coups de bec, il réussit à imprimer sur le tronc d'un chêne, aussi vieux que lui, ces vers qui décrivaient une catastrophe lunaire, tout comme était catastrophé désormais sa vieillesse.

Avec la permission de mes amis français, ayant retrouvé ce poème sur le troisième chêne que l'on voit à Arpino, au-delà de la porte napolitaine et au bord du torrent, je le transcris sans changer une seule virgule à ce langage d'oiseau.

## EN GRANDE BLANCHEUR LE VENT

*Par vagues la lune tomba  
Dans le Rivieto, en grande blancheur  
Vint le vent. Tremblante l'aunée  
S'étonna ; et les femmes sur les roches  
Dérôlerent des draps de lin  
Pour qu'ils absorbent toute clarté.  
Soudain  
Le coq chanta, de très pâles vieillards  
fixaient le ciel  
En sa ténèbre. L'escargot, le paysan,  
La mère nonagénaire plus douce que le  
miel,  
Chacun voyait rouler*

*En poussière d'ytterbium et galets  
lunaires*

*Notre satellite sur les eaux.*

Au fil des mois, Cratès s'apercevait que la vieillesse est transformation de l'ouïe, du goût, de la vue, de la pensée. Et sa tristesse, croyez-moi, était grande, au point que le mathématicien Fulvio Bongiorno, qui étudiait la tristesse en tant qu'espaces définissables de l'âme, fut appelé par les administrateurs d'Arpino et chargé d'une mission : il devait calculer, en superficie et en formules, la mélancolie du corbeau, que ce soit aux heures du matin, en plein midi ou après le crépuscule du soir quand toute chose se dévêt de sa forme et s'aplanit. Les habitants d'Arpino voulaient savoir de l'homme de science si cette mélancolie était compatible avec la vie qui restait à Cratès. La rumeur de la maladie sénile du corbeau se répandit jusque dans les terres du Sud et en Sicile. Même Jésus en fut averti, lui qui, âgé alors de soixante-dix ans, prêchait et accomplissait des miracles entre Mineo, le village natal de Cratès, Vizzini et Catalgirone. « Maître, lui dit Pierre, nous devons partir pour Arpino. Toi seul peux rendre la jeunesse à Cratès le corbeau. » Jésus et les apôtres firent un voyage de fortune, empruntant autocars, carrioles, barques, hélicoptères.

Cependant Cratès, dont les forces allaient sans cesse diminuant, songeait à mettre fin à ses jours. Mais, me direz-vous, chers amis français, comment un corbeau peut-il se suicider ? Il pensait se pendre à certaine branche pendant d'olivier centenaire, ou voulait se jeter

dans un torrent, mais l'eau le ramenait — car elle était son amie — toujours à la surface. Il se claustra dans une grotte à l'entrée de laquelle fleurissaient des primevères et de blanches pâquerettes. Même les soldats se mirent à battre la campagne pour le trouver, et ils demandèrent à tous les oiseaux qui volaient sous les nuages pourpres au déclin du jour s'ils avaient des nouvelles de Cratès. Ce fut Saint Pierre, arrivé avec son maître Jésus, qui le trouva, mort. Saint Pierre pleura, Jésus pleura, et Marie Madeleine, Rea le cordonnier, le jeune Massimo. La municipalité, après avoir déclaré l'oiseau citoyen honoraire d'Arpino, et suite à de longues procédures bureaucratiques avec la coalition corrompue des partis qui gouvernent à Rome, semble aujourd'hui vouloir lui dédier une statue à l'entrée de la ville, juste avant le palais du Cavalier d'Arpino, là où vont en promenade les jeunes gens, là où la perspective s'ouvre sur des vallées et des chaînes de montagnes qu'illumine toujours un soleil un peu triste — parce qu'il ne peut oublier Cratès dont il était l'ami.

**Giuseppe Bonaviri**  
Traduit de l'italien par  
**Jean-Baptiste Para**

(1) Mont Cassin, célèbre monastère fondé par saint Benoît en 529 (NdT.)